

RÉDACTION  
ET  
BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue de St-François 20.

On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro : 10 centimes.

# GAZETTE DE LAUSANNE

## ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

ANNONCES

HAASENSTEIN & VOGELER

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Yverdon, Saint-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.  
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LAUSANNE, 25 juillet 1891.

### Les votations populaires éventuelles

L'Assemblée fédérale se réunit lundi pour statuer sur le projet de loi réglant l'exercice du droit d'initiative que le peuple suisse s'est octroyé par le plébiscite du 5 juillet.

C'est le Conseil national qui a la priorité. Sa commission est réunie aujourd'hui même à Berne pour en délibérer. Elle est présidée par M. Rodolphe Brunner, l'un des promoteurs les plus ardents des droits directs du peuple en matière de législation.

Nous n'avons pas encore le texte du projet arrêté par le Conseil fédéral. Mais nous savons de quelle manière il tranche le point délicat, celui de la procédure à suivre quand deux projets seront en présence. Nous voudrions en exposer le mécanisme et dire pourquoi la solution proposée nous paraît heureuse.

Mais, comme la matière est un peu abstraite, il convient de fixer les idées par un exemple concret.

La première question que soulèvera l'initiative sera probablement, — à en juger par les dispositions du groupe démocratique de l'Assemblée fédérale, — celle du monopole des billets de banque, qui a avorté jusqu'ici, les deux chambres n'ayant pu se mettre d'accord.

Supposons donc que MM. Locher, Curti, Vogelsanger, Scherrer-Fullemann, et leurs collègues se décident à provoquer un pétitionnement populaire en faveur de cette réforme.

Deux voies s'offrent à eux :

Où bien ils formuleront leur projet en termes généraux. Dans ce cas l'Assemblée fédérale demandera au peuple s'il entend introduire le monopole. En cas de réponse affirmative, elle élaborera elle-même un article constitutionnel qui sera soumis au vote du peuple et des cantons. Tout ira sur des roulettes au point de vue de la procédure, déjà réglée par la constitution. Aussi n'est-ce pas à ce cas que s'applique la disposition contestée du projet de loi du Conseil fédéral.

Il est infiniment plus probable que les partisans du monopole, ayant sur la manière dont il doit être pratiqué des idées à eux, voudront les faire prévaloir et choisiront dans ce but la seconde voie qui leur est offerte. Ils rédigeront eux-mêmes un article de constitution, portant que le monopole des billets de banque appartiendra à la Confédération et sera exercé par une banque d'Etat fédérale.

Cinquante mille citoyens suisses ont signé ce projet. Que va faire l'Assemblée fédérale ? Elle pourrait se borner à servir de boîte aux lettres et à convoquer les électeurs pour leur faire statuer par un oui ou par un non sur le Décret souverain des pétitionnaires.

Mais elle a — nous voulons le supposer tout au moins pour les nécessités de notre exposition — des idées différentes de celles des cinquante mille signataires. Elle est favorable au monopole, mais défavorable à la banque d'Etat. Elle voudrait confier le droit d'émettre les billets à une institution privée, simplement contrôlée par la Confédération.

Elle rédige alors un second article conforme à ses vues. Et, aux termes de la disposition constitutionnelle votée le 5 juillet, les deux projets, celui qui émane de l'initiative et celui qu'ont élaboré les chambres doivent être concurremment soumis au peuple.

La difficulté était de régler les conditions de cette concurrence de manière, soit à éviter

toute confusion dans l'esprit des électeurs, soit à leur permettre d'exprimer leur volonté d'une manière efficace.

Voici comment le Conseil fédéral l'a tranchée :

Dans une première votation éventuelle on demandera au peuple si, pour le cas où la révision serait ordonnée, il préfère le système des pétitionnaires à celui de l'Assemblée fédérale. Puis, dans une seconde votation définitive, on le mettra en présence du texte préféré, ou de la négation pure et simple. C'est exactement le système usité aux chambres.

Ainsi, pour nous en tenir à l'exemple que nous avons choisi, la question serait une première fois soumise aux électeurs à peu près en ces termes :

Si le monopole des billets de banque est introduit dans la Constitution,

Voulez-vous que ce monopole soit exercé par une banque d'Etat, conformément au projet des pétitionnaires, dont suit le texte ; — Réponse, par oui ou par non.

Où voulez-vous que ce monopole soit exercé par une banque privée, conformément au projet des pétitionnaires, dont suit le texte ; — Réponse, par oui ou par non.

L'électeur devrait répondre par un oui sur l'une des questions, par un non sur l'autre. Tout bulletin renfermant deux oui ou deux non serait nul, de même que les bulletins blancs et ceux qui répondraient à une seule des deux questions. De la sorte on aurait la certitude mathématique qu'une majorité resterait acquise à l'un des deux projets en présence.

Supposons que la majorité du peuple se soit éventuellement prononcée pour le système des Chambres fédérales, c'est-à-dire pour la banque privée. Dans ce cas, le dimanche suivant, les électeurs seront de nouveau appelés aux urnes et auront à statuer définitivement sur ce projet par un seul oui ou un seul non.

C'est bien compliqué, dira-t-on. C'est vrai. Nous croyons cependant que le peuple suisse assez rompu à la vie publique, assez habitué aux scrutins de toute nature pour comprendre très rapidement ce mécanisme et en user sans le moindre embarras.

Nous aurions préféré que l'Assemblée fédérale fût tenue de soumettre au peuple le décret souverain, tel quel, sans avoir le droit d'en élaborer un deuxième de sa façon sur le même objet. Mais, du moment que le système contraire a prévalu, il n'était pas possible, croyons-nous, d'assurer la sincérité et la clarté du vote populaire mieux que ne fait le projet du Conseil fédéral.

La *Ostschweiz*, de St-Gall, expose, dans un article très étudié, qu'il serait préférable de soumettre au peuple, d'abord la question de principe : *Voulez-vous le monopole des billets de banque ?* En cas de réponse négative, tout serait réglé par un seul scrutin. Si la majorité était affirmative, une votation ultérieure déciderait entre le projet des pétitionnaires et celui de l'Assemblée fédérale.

Le seul avantage de ce système serait, selon nous, de rendre possible, dans un cas donné, la solution définitive en un seul jour de vote.

Mais cette simplification, en cas de réponse négative du peuple, serait obtenue, s'il entendait réviser, aux dépens de la sincérité et de la logique de l'expression de sa volonté. Ainsi tel citoyen peut être partisan du monopole des billets de banque, si ce monopole est exercé par une banque d'Etat et ne pourrait s'y résigner s'il est abandonné à une banque privée.

— Taureau de Veraguas ! Ils seront trop fatigués. J'aurais préféré ceux du Saltillo.

— Veraguas ! Veraguas ! Je ne t'ai jamais vu meilleur qu'avec des taureaux de Veraguas.

Don Alvaro faisait beaucoup de gestes.

— Mais... ajouta-t-il, j'ai une faveur à te demander...

— Laquelle ?

— Il y a ici, pour les fêtes, une de mes cousines, une petite femme délicieuse, jolie comme les anges, une vœuve adorable, folle des taureaux, surtout quand c'est toi qui les tue. Elle t'a vu à Madrid, à Valence, à St-Sébastien, partout ; elle a mis ta photographie au-dessus de son lit ; enfin, tu nous donnes à tous des inquiétudes. Il faut que tu lui fasses les honneurs du meilleur taureau.

Candido était habitué à ce genre de demandes, et en général il lui importait peu à qui il adressait ce *brindis*. Mais cette fois-ci, en écoutant don Alvaro, il changea de visage ; le reflet d'une idée triste et ironique sembla passer comme un nuage sur toute sa figure ; ses yeux brillèrent un moment, son front se plissa et un sourire moqueur vint errer sur ses lèvres. N'avait-il pas compté porter un *brindis* à Niévès, et à Niévès seulement ?

— Et comment s'appelle la cousine ? demanda-t-il à don Alvaro.

— La comtesse de Penas.

— Eh bien ! nous verrons, demain, si elle sera contente.

— Tu ne veux pas entrer un instant au Suizo ?

— Non, mille grâces, j'ai affaire ; on se reverra ce soir.

— A Dios, Candido.

Et, faisant son geste de main pour saluer, Candido rejoignit, quelques pas plus loin, ses compagnons, qui n'avaient rien perdu de la conversation avec don Alvaro. Ils le plaisantèrent sur ce nouveau succès. Cette petite comtesse, une conquête de plus ! Quelle chance il avait, ce Candido ! car ne disait-on pas dans tout Séville qu'une jeune et belle fille, de famille riche et

Dans ce cas, la procédure du Conseil fédéral lui permet de se prononcer en toute connaissance de cause ; celle que propose la *Ostschweiz*, par contre, le fait voter un bandeau sur les yeux puisqu'il doit décider s'il y aura ou non monopole, avant de savoir par qui ce monopole sera exercé. Il serait facile de montrer par d'autres exemples que le vote ainsi ordonné rendrait possibles les tours de passe-passe les moins recommandables.

Cet inconvénient serait plus dangereux encore, si les Chambres adoptaient le système de votation directe, en un seul jour et sans scrutin éventuel.

Il suffirait à l'Assemblée fédérale de saisir adroitement tel point contesté dans la proposition des 50,000 et de lui opposer un contre-projet pour diviser en deux fractions la majorité révisionniste et assurer le *statu quo*.

On a vu cela se passer dans le canton de Vaud. En 1878, une pétition signée de 15,845 citoyens demandait que le nombre des députés fût réduit de moitié et que l'Assemblée législative fût élue à l'avenir à raison d'un député sur deux mille habitants. Le Grand Conseil, hostile à toute réduction, y opposa un autre projet, fixant la base de la représentation à un député sur 300 électeurs. La manœuvre réussit. Le projet des pétitionnaires fut rejeté par 17,086 non contre 12,598 oui. Celui du Grand Conseil fut également repoussé par 15,961 non contre 12,183 oui. La majorité voulait une réduction du Grand Conseil puisqu'en réalité 24,781 citoyens s'étaient prononcés dans ce sens. Mais, cette majorité s'étant divisée entre les deux projets, le *statu quo* l'emporta.

Le projet du Conseil fédéral, — dans les votations éventuelles et successives, — exclut la possibilité de pareilles supercheries, qui n'aboutissent à rien moins qu'à falsifier l'expression de la volonté populaire. Aussi espérons-nous que les chambres l'adopteront.

Nous avons la joie de constater que les catholiques suisses ne cèdent pas au premier mouvement qui, sous l'empire de leur légitime indignation, les pousse à s'abstenir des fêtes du centenaire. Le *Vaterland*, leur organe principal, le déclare formellement aujourd'hui.

Quant aux Tessinois, la consigne n'est non plus ni absolue, ni définitive. Le président du gouvernement, M. Soldati, viendra en tout cas à Schwytz.

### L'escadre française en Russie.

L'Agence Havas publie les dépêches suivantes :

St-Petersbourg, 23 juillet.

L'escadre française est arrivée à Cronstadt aujourd'hui à midi.

Dès la première heure, ce matin, l'animation était des plus grandes sur les quais de la Néva. Une foule considérable se pressait aux endroits désignés pour l'embarquement sur les bateaux qui allaient se diriger au devant de l'escadre française. Bientôt, tout ce côté de la ville prit un air de fête. Les couleurs françaises et russes flottaient de tous côtés sur le fleuve. La flottille défilait à toute vapeur portant des milliers de passagers.

Ces bateaux étaient pittoresquement ornés de drapeaux et de pavillons aux couleurs nationales françaises et de guirlandes de verdure. Ils étaient occupés par le chœur Slaviansky Agreniev, les hommes et les femmes en costume national russe, et par les principaux membres de la colonie française.

Un temps superbe a favorisé la traversée pendant laquelle le chœur a chanté l'hymne national russe ; puis, quand le bateau qui portait les musiciens est arrivé près de l'escadre française, ils ont fait entendre

honorables, voulait l'épouser ? Même on la nommait : Niévès du Rio, la sœur de Fernando, que tous les toreros connaissent.

— Mais qu'avez-vous donc ? finit par lui dire Garlochi. Vous avez l'air triste comme à la veille d'un malheur.

— Dieu m'en préserve ! s'écria Candido. C'est je ne sais quelle folie que je me passe par la tête... Je suis à vous maintenant ; entrons où vous voudrez... ou bien à ce soir, au Pareso, pour venir arriver les Veraguas.

Le dimanche de Résurrection s'annonçait par un soleil radieux. La lumière vive inondait les places et plongeait dans une ombre bleue, délicieusement fraîche, les rues étroites de Séville. Les tours des églises, mauresques la plupart, comme la Giralda, s'élevaient roses dans un ciel doré, et une foule joyeuse et parée accourait de tous les *barrios* (1), entrant et sortant des églises, causant, riant, menant un train de fête, étourdissant les étrangers, qui se mêlaient un peu gauchement à l'animation générale.

Dès le matin, la boutique du faïencier où l'on vendait des billets pour la corrida du jour était assiégée par les acheteurs et revendeurs, dont la longue file s'allongeait du bout de la calle Sierpes jusqu'à l'entrée de la plaza del Duque. Tout ce monde parlait, criait, s'exaltait.

— Que dit Candido des taureaux qu'il va tuer ? demandait une vieille femme du peuple qui attendait son tour, tenant les sous, prix de sa place, enveloppés dans un morceau de papier.

— Candido ? répondit en ricanant un Macareno, on dit qu'il n'a guère la tête à son affaire, qu'il a perdu d'amour. Il ne fera rien qui vaille. Voilà pourtant ce que vous faites de nous, vous autres femmes !

— Ave Maria ! parlez donc un peu de ce que nous avons à souffrir.

— Autrefois, peut-être ; mais aujourd'hui, tout est changé, senora de mon âme !

(1) Barrio, quartier d'une ville.

ayuntamiento de Madrid

un chant de bienvenue composé sur l'air de la *Mar-seillaise*, et ont été accompagnés par les orchestres militaires. Une brillante flottille d'une cinquantaine d'embarcations de toutes grandeurs, bondées de public, s'est rendue au devant de l'escadre, qui a été accueillie par d'enthousiastes vifs auxquels répondaient les acclamations des marins français. Les monchoirs et les chapeaux étaient agités des deux côtés.

L'escadre escortée des vapeurs s'est dirigée lentement vers Cronstadt, la *Lance* en tête, puis le *Marengo*, le *Requin*, le *Marceau*, le *Flamion*. Entre les bâtiments, marchaient les torpilleurs, un peu à droite suivait le *Surcouf*. A onze heures et demie le drapeau russe a été hissé sur le *Surcouf* ; aussitôt se sont fait entendre les saluts à la nation, puis au doyen de la rade en la personne de l'amiral Kasnakow. Les équipages des bâtiments, montés sur les vergues, ont acclamé leurs hôtes français par des hurrahs enthousiastes.

Vers une heure de l'après-midi, les bâtiments de l'escadre française se sont rangés vis-à-vis des bâtiments russes et ont jeté l'ancre. Pendant que les musiques militaires se faisaient entendre aux alentours, des groupes de Russes, parmi lesquels le chœur de Slaviansky, montèrent sur le *Marengo* offrir aux Français le pain et le sel, selon la coutume russe, en même temps qu'une députation de la presse russe venait aussi féliciter les marins français.

Un orage étant survenu bientôt après, fut promptement dissipé et le retour s'accomplit très bien à travers les forts de Cronstadt dont les quais étaient couverts d'une foule immense.

En remontant la Néva, l'amiral et ses officiers devaient ensuite descendre à terre pour faire une visite au commandant du port de Cronstadt, l'amiral Schwartz, et aux commandants de l'escadre pratique russe, aux amiraux Kasnakow et Lazarev, puis à l'ambassadeur de France, M. Laboulaye, qui doit offrir un dîner auquel sont invités les amiraux et autres officiers supérieurs de la marine russe.

St-Petersbourg, 23 juillet.

Le conseil municipal de St-Petersbourg a voté avec acclamations un crédit de 15,000 roubles pour organiser le 17/29 juillet, à l'Hôtel-de-Ville un raout pendant lequel il offrira à l'amiral Gervais et aux officiers de l'escadre française, en souvenir de la ville, des présents en objets d'argenterie pour le jour de la fête patronymique de l'impératrice et une centaine de cigarettes russes dans d'élegants écrins à chaque marin de l'escadre.

Cronstadt, 24 juillet.

Voici quelques détails sur la réception de l'escadre française. L'approche de l'escadre était observée du haut d'un ballon captif, disposé à Krassnaia Gorka ; elle a été télégraphiée à Cronstadt. Le vapeur *Oméga* partit aussitôt à sa rencontre jusqu'à trois milles de distance.

En approchant de Cronstadt, l'escadre salua l'escadre pratique russe qui rendit les saluts. L'escadre entra en rade de Cronstadt ; elle y fut rejointe à trois heures par le *Marengo*, dont l'arrivée avait été retardée par les basses eaux.

Après l'échange des salutations, l'amiral Gervais fit ses visites à l'amiral Kasnakoff, au vice-amiral Schwarz et aux autres dignitaires. L'accueil qui lui fut fait avait un caractère extrêmement cordial et enthousiaste. Des cris joyeux se succédaient sans interruption. La musique jouait l'hymne russe et la *Mar-seillaise*.

Vers six heures, l'amiral Gervais partit sur le torpilleur 28 allant à St-Petersbourg prendre part au dîner qui avait lieu chez l'ambassadeur de France.

Les commandants des bâtiments français, beaucoup d'amiraux russes étaient conviés à ce dîner. La célébration des fêtes données à l'occasion de l'arrivée de l'escadre française a provoqué une dissidence dans le Yacht-Club de St-Petersbourg.

Plusieurs membres, qui sont Allemands, ont refusé de prendre part à ces fêtes. Les Russes ont passé outre et, pour augmenter le nombre des manifestants, ils ont ouvert une souscription publique destinée à couvrir les frais d'un banquet, d'une excursion et d'une soirée organisés en l'honneur des marins français. La souscription se couvre de signatures.

Cronstadt, 23 juillet.

Le maire de Cronstadt a invité les propriétaires des

maisons et les habitants à pavoiser, à illuminer les maisons le jour du banquet offert par la municipalité aux officiers de l'escadre française. Le *Journal de Cronstadt* termine son article de bienvenue par cette phrase : « Les habitants de Cronstadt comprennent que des jours historiques pour leur ville natale sont survenus, que les regards non seulement de toute la Russie, mais de toute l'Europe sont dirigés sur Cronstadt. »

St-Petersbourg, 24 juillet.

L'ambassadeur de France, M. de Laboulaye, a donné hier un dîner de 44 couverts, auquel ont assisté le grand-duc Alexis, les ministres, les amiraux russes et les commandants des navires français.

M. de Laboulaye, après avoir porté un toast à l'empereur et à l'impératrice, a dit :

« Puisqu'il m'est donné d'inaugurer en votre présence cet hôtel de l'ambassade, où j'ai l'honneur et le plaisir de vous recevoir et qui est dû à la libéralité des Chambres françaises, secondées par la générosité russe, je suis heureux que les premières paroles dont ces murs auront à garder le souvenir contiennent l'hommage du très profond respect que la nation française tout entière ressent pour S. M. l'empereur Alexandre III. »

« Je m'applaudis de la bonne fortune qui me donne comme témoins et garants du sentiment que j'exprime nos marins de la division cuirassée du Nord. Monseigneur le grand amiral ne me contredira certainement pas si je dis que le concours des marins est toujours une bonne chose. »

« Permettez-moi, Monseigneur, de compléter ma pensée en vous remerciant du grand honneur que vous m'avez fait et en portant la santé de Votre Altesse impériale. »

« A Son Altesse impériale le grand-duc Alexis, dont la présence à cette table atteste l'estime mutuelle dans laquelle se tiennent les marins français et russes ! »

Le grand-duc Alexis a répondu en portant un toast au président de la République et à la marine française.

### La parole.

Dans le *Matin*, M. Henri Maret publie l'article suivant, qui, nous conjurons nos lecteurs d'en prendre note pour notre décharge, ne s'applique qu'à la France :

Voici les vacances ; mais n'ayez peur, vous qui aimez les discours. Le discours ne vous manquera point. J'en ai déjà compté trente-sept depuis ces deux jours ; et il en est des discours comme des assassins : il y en a beaucoup qu'on ne connaît pas. On ne connaît que ceux dont on parle, et c'est la minime partie.

Cette manie de discourir est particulière à notre siècle. Autrefois, il y avait les sermons, et c'était tout. Nos pères, en hommes sages, s'y rendaient pour dormir. Aujourd'hui, l'on pérorait partout, sur tout, à propos de tout, et même à propos de rien. Cette étrange maladie a tué la conversation. Au lieu de s'entretenir honnêtement dans un dîner, nous n'étions plus qu'arrivés au fromage qu'à la place du fromage, qui disparaît comme toutes les choses utiles, vous voyez, un monsieur frapper sur son verre et se lever pour vous débiter des banalités dont il ne pense pas un mot, ni vous non plus qui l'applaudissez. Qui nous rendra la vieille chanson digestive de nos aïeux ? Et quelle nécessité d'ennuyer les autres et de s'ennuyer soi-même, au lieu de leur laisser manger le dessert ?

... On a dit que la parole avait été donnée à l'homme pour exprimer sa pensée. Plus tard, on a ajouté que c'était pour la déguiser. Ce n'est aujourd'hui ni pour l'un ni pour l'autre : on parle pour parler, comme on fait de l'art pour l'art ; et je ne sais qui m'étonne le plus, ou de celui que cela amuse de parler pour ne rien dire, ou de ceux que cela amuse de l'écouter.

Vous faites-vous l'idée de ce que peut devenir, au bout d'un certain temps, le cerveau d'un de ces hommes en place, que leur charge oblige à vanter les vertus de tous les défunts, à célébrer tous les hyménées, à encourager au travail tous les écoliers et à porter des toasts dans tous les banquets ? Nous nous plaignons parfois d'être mal gouvernés, et pitoyablement administrés ; mais qui ne deviendrait idiot à un pa-

niquer avec lui, ni lui inspirer confiance dans l'avenir. Avait-il seulement compris son silence ? N'avait-il pas pris son immobilité pour de l'indifférence ? Cela se pouvait-il, après l'entretien nocturne où elle avait été si tendre et si confiante ? Que devait-elle faire ? Il y avait de la dignité dans cet amour passionné, et de la décision dans ce caractère de femme ; elle était soumise dans ses résolutions par la conviction qu'un jour on l'autre tout s'arrangerait. Mais que ferait Candido, l'amour-propre devait être blessé ?

Bibiana entra comme dona Dolores et Niévès allaient se mettre à table.

— Eh bien ! cria-t-elle, en jetant au loin apaisée et éventail, nous allons aux taureaux, cet après-midi ?

On ne lui répondit pas un mot.

— J'ai des billets, et des meilleurs.

— Qui te les a données ? demanda dona Dolores d'un ton sévère.

— D'abord, je ne les ai pas payés, très chère cousine ; je suis économiste de mon argent, qui est celui que vous me donnez. C'est une amie qui m'a fait avoir ces places.

Et Bibiana brandissait devant Niévès deux grands carrés de papier vert.

— Voila de quoi voir Lagartijo... et Candido, Al-lons, petite, dépêche-toi et partons ; un jour de corrida, on n'a pas faim.

— Tu es bien aimable, Bibiana, répondit Niévès ; mais je resterai à la maison aujourd'hui.

Elle ne regardait pas sa mère, parlait d'une voix assurée, mais ses yeux étaient remplis de larmes.

— C'est bon ! fit la cousine ; je ne veux pas que les billets soient perdus, et je cours chercher la Rosario, qui prendra la place volontiers. Il est temps que je me mette en route. Passez bien votre journée, mes amies !

Et, ramassant éventail et mantille, Bibiana disparut avec sa rapidité habituelle.

Niévès et sa mère restèrent chacune dans sa chambre, pendant ce long et bel après-midi où toute la



eil méter ? Pour moi, je ne suis surpris que d'une chose : c'est qu'il nous reste un soupçon d'intelligence. Et je suis toujours émerveillé, quand je vois la facilité avec laquelle chacun entreprend sa petite opération. Et, à chaque coup, je pense : « Qu'est-ce que malheureux va bien pouvoir trouver à nous dire ? » Il ne trouve rien, mais il le dit tout de même.

Grande force. Force effrayante. Parler pour parler. L'idée que cela annonce la fin du monde, et que nous expirerons tous dans un tourbillon de paroles, dont la confusion de Babel n'aura été qu'une pâle image.

... Je suis sûr que ce que j'écris là paraîtra très juste à tout le monde. Mais il ne se prononcera pas un discours de moins. C'est comme pour nos chapeaux que tout le monde trouve laids, et dont on ne changera jamais. C'est comme pour nos diners, que tout le monde trouve exécrables, mais qu'on n'oserait jamais composer autrement. L'homme est certainement le plus stupide des animaux, car c'est le seul qui se donne plus de peine pour se rendre la vie désagréable que n'en prennent tous les autres pour la couler doucement.

Nous avons la musique, la conversation, le jeu, l'amour, un tas de choses qui peuvent nous faire passer d'aimables moments. Si nous voulons nous instruire, nous avons la lecture. Quelle rage avons-nous de négliger tout cela pour entendre un monsieur se servir de sa langue !

Mais l'éloquence, monsieur ! J'entends bien : il y a l'éloquence. J'ai entendu trois hommes éloquentes dans ma vie, et je consens volontiers à ce que ceux-là parlent ; encore pas tout le temps, car, enfin, il n'est si bonne compagnie que ne se quitte. Mais les autres ? Soixante-dix mille Français périssent tous les jours, qui ici, qui là ; vous ne me ferez pas croire que ce sont soixante-dix mille orateurs. Est-ce que vous ne pourriez pas les laisser tranquilles, et ne pourraient-ils pas nous laisser tranquilles par dessus le marché ?

C'est ce qu'on ne veut pas, et voilà le plus plaisant. Souvent, ce n'est pas leur faute. On les force à parler. On veut qu'ils vous ennuiant. Qu'à dire, quand ils se sont exécutés : « Ils auraient mieux fait de se taire. » C'est ainsi qu'on supplie les petites demoiselles de jouer une sonate ; si elles s'y refusent, on les appelle chépies ; si elles y consentent, on dit que c'est assommant.

... Y a-t-il rien de si ridicule qu'un président disant à un interrupteur : « Vous monterez à la tribune pour répondre. » Mais si je n'ai qu'une réflexion sensée à communiquer, pourquoi me contraindre à la noyer dans un discours ?

Non, il faut parler. Parler à la Chambre, parler à l'église, parler à l'école, parler aux diables, parler aux maires, parler aux curés, parler dans les champs et dans la ville, dans les tribunaux, et dans les académies ; toujours parler, rarement agir, et je n'ai jamais pensé. Ensuite, qu'on pourrait traverser une fois de plus la définition de la parole, et dire qu'elle a été donnée à l'homme pour remplacer sa pensée.

## Lettre de Paris.

(De notre correspondant particulier.)

Paris, 24 juillet.

L'escadre française à Cronstadt. — Le pari mutuel. — Les scandales de la Roquette. — Le général Lavocat et la médaille.

L'arrivée à Cronstadt de l'escadre commandée par l'amiral Gervais, tient le premier rang parmi les nouvelles du jour. Les dépêches nous apportent la description de l'accueil enthousiaste fait à nos marins, et la presse les accueille ici avec une satisfaction bien naturelle. Ce n'est peut-être pas encore la conclusion de l'alliance franco-russe, rêvée depuis si longtemps ; c'est du moins un rapprochement marqué entre les deux peuples, entre les deux gouvernements, entre les deux armées, et l'importante signification de cette solennité navale ne saurait être méconnue.

A cela, il faut ajouter que les extraits des journaux russes qui nous sont parvenus jusqu'à cette heure, ne manifestent une satisfaction en rien inférieure à celle de la presse française, en songeant aux conséquences de l'union qui s'établit à Cronstadt entre les flottes de guerre des deux puissances.

Indépendamment de sa portée politique, l'entrée des cuirassés français dans le grand port militaire russe a dû être un spectacle très brillant. Une foule de navires et d'embarcations de toute espèce se sont portés à leur rencontre, et les salves d'artillerie, les musiques militaires, les acclamations et les hurrahs ont longuement fait retentir de leurs échos toute la rade.

Vous savez déjà que des préparatifs importants ont été faits pour cette réception. Le gouvernement impérial, la municipalité de St-Petersbourg, la colonie française et les particuliers rivalisent d'efforts pour les fêtes en

ville était en rumeur et en joie. Quand le soir vint, elle se retrouvèrent dans le patio, au moment où Bibiana rentrait précipitamment. La cousine se jeta sur un fauteuil, s'y tint renversée ou à peu près, ne parlant pas, et poussant des soupirs étouffés.

— Eh bien, qu'as-tu ? finit par lui demander dona Dolores.

— Ah ! ne m'en parlez pas ! Je n'ai de ma vie traversé de pareilles émotions, je ne retournerai plus à la plaza !

— Que s'est-il donc passé ? dit Niévès, se levant, l'air anxieux.

— Un drame, un horrible drame, mais ne me demande rien...

— Il y a eu un malheur ?

— Tu as bien fait de ne pas venir.

Dona Dolores se leva à son tour, s'approcha de Bibiana, posant sa main sur son épaule, et la pria de lui raconter ce qu'elle avait vu.

— Cruelle ! je n'ai pas le souffle et tu veux que je parle ; eh bien, Candido a été sublime, mais...

— Continue, continue donc, lui cria Niévès frémissante.

— Après le second taureau, qui était médiocre, il en vint un superbe, une grosse bête rouge, magistrale, magnifique, enfin !

— Et alors ?

— Au moment où, avec la grâce qu'il tient de Dieu, ce chéri, il allait planter l'épée entre les deux cornes, l'animal, en un clin d'œil, s'abaissa, s'allongea, et d'un mouvement rapide comme l'éclair, vire sur lui-même et de la pointe d'une de ses cornes, embrocha Candido !

Niévès poussa un cri terrible et s'enfuit.

— Tué, le pauvre garçon ? demanda dona Dolores.

— Toute la plaza était sur pied, criant d'angoisse ; on releva Candido étourdi ; tout un côté de sa culotte était déchiré, la plus jolie culotte de satin rose brodée d'argent qui se puisse imaginer.

— Était-il blessé ?

l'honneur de l'amiral Gervais et de ses marins, c'est-à-dire en l'honneur de la France.

Le *Journal officiel* publie aujourd'hui le décret prévu par la loi du 4 juin dernier sur la réglementation des courses, en fixant les conditions auxquelles les sociétés recevront la permission d'organiser le pari mutuel sur leurs hippodromes. Cette question, si longtemps débattue, est ainsi définitivement tranchée. C'est tout ce que je veux constater, les détails du décret et les règles administratives qu'il établit ne pouvant guère intéresser vos lecteurs. Notons seulement que toutes les autorisations accordées jusqu'ici sont considérées comme provisoires, et que des autorisations définitives seront données en octobre aux sociétés qui seront dans les conditions voulues.

Des scènes regrettables ont eu lieu dans les deux dernières nuits aux environs de la prison de la Roquette. On attend d'un jour à l'autre l'exécution des assassins de Courbevoie, et ce spectacle sanglant devant présenter la circonstance assez rare qu'une femme est au nombre des condamnés à mort, toute l'écume de la populace, les souteneurs et les filles, les vagabonds et les rôdeurs, qui ne manquent pas une occasion de voir fonctionner la guillotine, se sont rendus en masse dans le quartier, festoyant toute la nuit chez les mastroquets voisins de la Roquette.

La police a profité de la circonstance pour faire à plusieurs reprises une rafle de malfaiteurs et de gens sans aveu. Plus de deux cents ont été conduits au poste et l'on raconte que quelques bourgeois inoffensifs se sont trouvés pris dans cette bagarre, ce qui est une juste punition de leur curiosité.

A ce sujet, les *Débats* rappellent le projet déposé jadis par M. Bardoux pour assurer la dignité des exécutions capitales, en cessant d'en faire un spectacle de la rue. Cette proposition a été votée par le Sénat il y a près de deux ans. Dès lors, la loi dort dans les cartons du Palais-Bourbon, avec le rapport, d'ailleurs défavorable, qu'avait présenté M. Granet. Le moment serait peut-être venu de la réveiller.

Le bruit a couru hier que le ministre de la guerre avait enfin décidé la constitution du comité d'enquête, réclamée par le général Lavocat pour examiner sa conduite à propos de l'affaire de la médaille. Il paraît cependant que la nouvelle est prématurée. Le général Lavocat est rentré hier seulement à Paris d'une tournée d'inspection. Il a demandé une audience à M. de Freycinet, dans le but de lui rappeler sa demande, mais aucune décision n'est encore prise par le ministre.

## NOUVELLES POLITIQUES

— On affirme que le roi Carol de Roumanie a reçu de son neveu l'avis qu'il renonce à son projet de mariage avec Mlle Vaccaro. Celle-ci voyage avec la reine, actuellement à Paris. Il ne paraît pas qu'aucun reporter ait réussi jusqu'à ce jour à l'interviewer.

— M. Brand, gladstonien, a été élu député de Wisbech par 3979 voix contre M. Duncan, conservateur, qui en a obtenu 3719.

C'est encore un siège perdu pour les conservateurs, qui ne comptent plus leurs défaites.

— Une acquisition importante de terrains a été faite jeudi, à New-York, en vue d'organiser une colonie juive dans le sud de New-Jersey. Cette organisation est indépendante de celle que fait le comté du baron de Hirsch. A la tête de cette nouvelle création se trouve un Russe, M. Léon Lait, qui est prêt sur gages à New-York. Il a acheté à Hubberton, comté de Cumberland, trois mille arpents de terrains produisant des bois de construction. Le comté comprend quelques-uns des membres de la colonie juive de New-York. Le comté a l'intention de partager le terrain en petites fermes et d'élever des maisons dans lesquelles il installera les réfugiés d'origine russe. Les fermes comprendront chacune de dix à vingt arpents. On a déjà construit dix-sept maisons.

— Une discussion militaire intéressante va très probablement se rattacher à la publication très prochaine de l'histoire de la guerre de 1870-71 par le maréchal de Moltke. On sait que, dans le récit de cette guerre par le grand état-major de Berlin, fait sous la direction du maréchal, la part que le général de Steinmetz, commandant de la première armée allemande, avait prise aux batailles livrées au mois d'août est jugée sévèrement. On sait aussi que c'est sur l'avis de M. de Moltke que le roi Guillaume s'était décidé, après la bataille de Gravelotte, à enlever au général de Steinmetz son commandement. Or le général a laissé des mémoires dans lesquels il a tenté

— Pas le moins du monde, il salua d'une main, tenant son pan de culotte de l'autre. Quelle émotion, cousine !

La fin du récit de Bibiana n'avait pas effacé le sentiment de pitié ressentie par dona Dolores pour ce jeune homme envers lequel elle pensait, dans son for intérieur, avoir été un peu dure :

— Dieu soit loué ! il n'a rien eu, dit-elle. Voilà ma pauvre fille affolée ; aussi tu as une manière de raconter...

— Eh bien, va rejoindre ta fille au plus vite pour la rassurer. Dis-lui à Niévès, que son *novio*...

— Qu'est-ce que tu dis, Bibiana ? Candido n'est pas le *novio* de ma fille.

— Dis-lui qu'il a reparu ensuite plus beau et plus fier que jamais, qu'il a été brave à miracle. La comtesse de Penas, une dame de Madrid, qui en est folle, lui a jeté une bague de diamants enveloppée dans son mouchoir de dentelles. Tout le monde applaudit. Pauvre Niévès ! c'était elle qui devait être la reine de la fête...

Dona Dolores restait debout, les mains croisées, toute à ses pensées. Elle ne se rendit pas auprès de Niévès, ce fut la cousine qui y alla. Bibiana, en montant l'escalier, se disait :

— Ai-je bien raconté mon histoire ? J'aurais pu dire qu'il était blessé, grièvement blessé, mort ou tout comme. C'aurait été s'éloigner un peu trop de la vérité. Il valait mieux exagérer l'épisode de la comtesse, et il me semble que j'ai réussi à frapper Dolores.

Niévès ne voulait pas redescendre de toute la soirée. Soupirant seule avec Bibiana, dona Dolores lui dit après un long silence :

— La comtesse dont tu m'as parlé est peut-être vraiment éprise de Candido, et lui, qui est sans doute offensé de la défense que j'ai faite, a peut-être déjà oublié ma fille. Que crois-tu, Bibiana ? Que pense-t-il ?

— Le sais-je, cousine, ce que pense le beau Candido ? A cette heure-ci, il est sans nul doute consolé ;

de se justifier ; ces mémoires, où M. de Moltke est critiqué à son tour sans ménagement, il voulait les publier de son vivant, mais il avait renoncé à son projet sur le désir formellement exprimé par l'empereur Guillaume I<sup>er</sup>.

La famille du général est décidée, si, dans l'ouvrage du maréchal de Moltke sur la guerre de 1870-71, le rôle joué par le général de Steinmetz est jugé d'une façon aussi défavorable que dans l'ouvrage du grand état-major inspiré par le maréchal, à publier les mémoires du général.

— Les socialistes extrêmes de Berlin ont lancé un manifeste très violent contre les chefs du parti socialiste. Il y est dit, entre autres, que la dictature de ceux-ci étouffe tous les sentiments démocratiques, que le mouvement socialiste va en déclinant, qu'à la tribune du Reichstag on abjure la révolution et que l'on met tout en œuvre pour amener un compromis entre les prolétaires et les bourgeois. Le manifeste prend fortement à partie MM. Liebknecht et Bebel. Il critique notamment l'attitude observée par ce dernier dans la question de la fête du 1<sup>er</sup> mai. Ce manifeste se termine par les mots : « Vive la démocratie sociale internationale et révolutionnaire ! »

## INFORMATIONS DIVERSES

— Mlle de Ziegler, dame d'honneur de l'impératrice, fiancée d'abord au prince de Ratibor, puis à la mort de celui-ci, au comte Kaiserling, s'est fait enlever par le ténor Müller, du Théâtre-Royal de Wiesbaden. On cherche à cacher cette fague, mais le scandale n'a pu être évité, lorsqu'on a appris que Mlle de Ziegler était arrivée en Angleterre avec son ténor. Le couple aurait traversé la mer pour chercher la bénédiction nuptiale.

— La reprise de la fièvre de l'or se produit dans toute l'Amérique centrale à la suite de la découverte de nouveaux placers fort riches, dans le Nicaragua.

— On ne s'occupe encore aujourd'hui que du Portugal, dit le bulletin financier du *Journal des Débats*, dont la baisse nouvelle impressionne plus ou moins tout le reste de la cote.

Il clôture hier à 40 3/8 ; son dernier cours d'aujourd'hui est 38 1/4 et on a fait un moment 38. Les nouvelles relatives à la situation monétaire au Portugal sont de plus en plus inquiétantes. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on se trouve, comme nous le disions l'autre jour, dans un cercle vicieux dont il est bien difficile de sortir. En effet, la panique qui est causée dans le public par la dépréciation des billets a pour effet de raréfier encore le numéraire et d'exagérer les embarras réels du moment. La confiance est perdue et il faudra du temps avant qu'elle renaisse.

— D'après un bruit répandu à Londres, quelques députés auraient l'intention de déposer à la Chambre des communes une motion demandant l'adoption, en Angleterre, du mode d'exécution des condamnés à mort par l'électricité, tel qu'il se pratique aux Etats-Unis.

— Le succès de l'exposition tchèque de Prague va grandissant. Le comité avait cru être optimiste en comptant sur un million de visiteurs. Ce chiffre va être atteint dans quelques jours, et l'exposition restera encore pendant trois mois, et attirera beaucoup de monde pendant les mois de vacances.

La visite de l'empereur François-Joseph est officiellement annoncée pour le 20 août.

L'idée d'installer l'année prochaine dans les bâtiments qui resteront debout une exposition de l'art français est très favorablement accueillie par l'opinion publique en Bohême. On espère que des considérations politiques ne mettront pas obstacle à ce projet.

— Le docteur Koch renonce à ses fonctions de directeur de l'Institut d'hygiène de Berlin, ainsi qu'à son professorat. On croit néanmoins que les nouvelles fonctions auxquelles il sera appelé lui permettront encore de donner des cours à la Faculté de médecine de Berlin.

## CONFÉDÉRATION SUISSE

Poursuites et faillites. — L'arrêté que le Conseil fédéral propose aux Chambres pour leur demander des pleins pouvoirs en vue de la mise à exécution de la loi sur les poursuites, est conçu dans les termes suivants :

« Le Conseil fédéral est autorisé, après avoir entendu les gouvernements cantonaux, à ordonner provisoirement les mesures nécessaires pour l'entrée en vigueur de la loi fédérale sur les poursuites et faillites au 1<sup>er</sup> janvier 1891, dans le cas où les cantons ne parviendraient pas à adopter à temps les prescriptions cantonales requises pour cette mise en vigueur. »

Le présent arrêté, n'ayant pas une portée générale, ne sera pas soumis au referendum.

Musée national. — Ainsi qu'une dépêche nous l'annonçait hier, M. Angst, de Regensburg, consul anglais à Zurich, à l'occasion du 600<sup>e</sup> anniversaire de la première alliance suisse, a offert un cadeau à

il y déjà oublié notre pauvre Niévès qui s'en ira se joindre à ce chœur innombrable de vierges et martyres dont je fais partie, hélas !

— Non, c'est impossible : Candido a dû être trop flatté de l'amour de Niévès pour l'oublier ainsi.

Sur quoi, le chanoine don Perfecto sonna à la grille du *zaguán*, et les deux femmes allèrent à sa rencontre.

— Je ne viens qu'un instant, vous souhaiter le bonsoir, en passant.

— Imaginez-vous, señor, lui dit dona Dolores tout à coup, imaginez-vous que ma fille aime Candido, le torero !

— Eh bien, senora ?

— Ne trouvez-vous pas qu'un torero pour mari de Niévès ?...

— Senora, répondit don Perfecto en s'élevant avec un coin de son grand chapeau, on m'a déjà un peu conté l'affaire ; aussi mon étonnement n'est pas grand ; et, quand il s'agit de toreros, je ne peux que vous répéter ce que disait l'autre jour notre archevêque à quelqu'un qui se plaignait de ces gens-là : « Les toreros, ce sont mes enfants comme les autres. »

— Don Perfecto, dit Bibiana, avec tout le respect qui lui est dû, n'exprime pas le fond de sa pensée ; il ne veut pas te donner directement un conseil.

— Dans ces matières, ajouta en souriant le chanoine, nous autres ecclésiastiques ne devons pas être compétents. Mais je suis pressé, et je m'en vais, vous souhaitant les nuits les plus heureuses !

Dona Dolores, après le départ de don Perfecto, resta plongée dans ses réflexions. A chaque instant, elle paraissait vouloir parler et elle hésitait encore. Enfin, elle se coucha. Le lendemain matin, avant que Niévès fût descendue, elle alla trouver Bibiana et lui dit :

— Je voudrais savoir au juste ce qui en est de

la Confédération suisse, pour le musée national : 1<sup>re</sup> sa collection d'anciens poètes suisses peints en relief, des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, sans exception aucune ; 2<sup>e</sup> sa collection de carreaux et de parties de poètes suisses du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, à la seule exception des séries qui sont destinées à orner ses appartements.

Le Conseil fédéral a accepté avec une vive gratitude ces collections extrêmement riches et précieuses.

Billets de banque. — La Banque populaire de la Gruyère à Bulle et le Crédit gruyérien à Bulle ont renoncé volontairement à leur droit d'émission de billets de banque.

Suivant les prescriptions du règlement du 15 novembre 1883, les billets de deux dites banques sont appelés au retrait et le terme est fixé au 31 décembre 1891. Les billets rappelés et remboursés ne doivent plus être mis en circulation par les dites banques et celles-ci restent soumises à toutes les dispositions de la loi sur les billets de banque jusqu'au terme fixé pour le retrait.

Les autres banques d'émission sont tenues jusqu'à cette époque d'accepter et de rembourser les billets des deux banques conformément aux articles 20 et 21 de la loi.

Münchenstein. — Des treize personnes signalées comme manquant le 9 juillet, six ont donné de leurs nouvelles et ont été rayées de la liste. On a pu établir en outre avec une certitude relative que trois autres des manquants ne devaient pas avoir péri dans la catastrophe. Restent quatre personnes sur lesquelles on n'a pas de renseignements. Ce sont : Eugène Hochstein, de Berlin ; Dron, agriculteur, Français ; Louise Liaudat, de Pest ; Charles Zepp, de Geisenheim.

L'identité du dernier cadavre conservé au Vesaliuum de Bâle vient d'être établie ; c'est celui d'un ouvrier français de Châteaufort-sur-Cher.

Landsturm. — On sait que la Confédération dispose déjà de 80,000 capotes pour habiller le landsturm. On confectionne actuellement, pour la même troupe, 100,000 brassards fédéraux ainsi qu'un grand nombre de cocardes cantonales et de numéros pour la coiffure.

## NOUVELLES DES CANTONS

LUCERNE. — Les comptes d'Etat du canton de Lucerne bouclent par une augmentation de la fortune publique de 159,000 fr. La fortune nette était en 1889 de 6,448,106 fr. ; en 1890, elle était de 6,607,000 francs. Les dépenses se sont élevées à la somme de 1,724,112 fr., et les recettes à celle de 1,778,331 francs.

SOLEURE. — Le cadavre d'une des victimes de la noyade de Wangen a été retrouvé mercredi dans un établissement de bains d'Olen. C'est celui de Théodore Gubler, de Soleure. Des six Soleurois qui ont péri, quatre ont été ainsi retrouvés. Des cinq victimes d'Olen, en revanche, quatre manquent encore.

SCHWYZ. — L'inauguration du Rathhaus de Schwytz, entièrement restauré, est fixée au 29 juillet. Le même jour il y aura une répétition générale payante du drame populaire qui doit être exécuté le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>o</sup> août.

GLARIS. — Une assemblée de délégués de différentes communes glaronaises a eu lieu mercredi, à Glaris, pour s'occuper de la route du Pragel. Elle a décidé d'inviter le gouvernement à se mettre de recherche en rapport avec le canton de Schwytz afin d'arriver à une entente pour la construction de cette route.

NEUCHÂTEL. — Le conseil communal de Neuchâtel a décidé que les couleurs de la commune — le rouge et le vert — seraient désormais déposées horizontalement par rapport à la hampe du drapeau, le rouge en haut, le vert en bas. Cette disposition, recommandée par l'héraldiste M. Maurice Tripet, est conforme aux anciens drapeaux de la ville de Neuchâtel conservés au Musée historique.

## CANTON DE VAUD

### Courses de chevaux.

La Société pour l'amélioration de la race chevaline dans la Suisse romande organise des courses de chevaux à Yverdon, pour le samedi 29 août.

Sont admis à courir, les chevaux appartenant à toute personne domiciliée en Suisse.

Le même cheval peut être inscrit pour toutes les courses, mais ne peut obtenir qu'un seul premier prix à la même allure ; la course plate au galop et la course de haies sont considérées comme des allures différentes.

Tout cheval qui aura remporté en Suisse un ou plusieurs premiers prix à la même allure, renoncera au premier prix ou portera une surcharge.

Voici la classification des courses :

1. Trot attelé ; distance 1700 mètres : poulains

polichèbres nés en Suisse du 1<sup>er</sup> janvier 1887 au 30

Candido. Mais comment faire ? Fernando, pour la première fois de sa vie, pourrait être utile...

— Ton fils ? répliqua Bibiana. Dieu sait où il est fourré et quand il reviendra ! Pendant ce temps-là Niévès se désespère, et Candido se grise de son succès d'hier. J'avais bien pensé à une lettre que ta fille lui ferait tenir, mais il faut, contre tout hasard, sauvegarder sa dignité.

— Mais que faire ? dit dona Dolores d'un ton un peu gêné ; je ne peux plus contrarier l'amour de ma pauvre enfant. Je ne l'approuve pas, mais je ne veux pas la voir souffrir. Que faire, Bibiana ? Que faire, Bibiana ?

— Te voilà bien pressée, maintenant. Tu oublies que les difficultés sont venues de ton côté ; heureusement que je suis là.

— Tu serais assez gentille pour trouver... quelque chose ?

— Bon ! me voilà présentement au service de la mère.

Et la petite cousine se frottait les mains, dans la joie d'annoncer la bonne nouvelle à Niévès.

### X

Le surlendemain, mardi de Pâques, vers trois heures de l'après-midi, la cousine Bibiana traversait résolument le grand pont jeté d'une rive du Guadalquivir à l'autre. Elle s'en allait trotant dans la cohue des passants, des oisifs et des mendicants, du soir au matin, encombrée cette unique voie de communication entre la très noble et très loyale cité de Séville et Triana, capitale des gitanos. L'air effaré, ne regardant ni à droite ni à gauche, elle se pressait, s'essouffait et bousculait au besoin ceux qui ne lui faisaient pas place. On courait-elle donc, l'excellente Bibiana ? Depuis le dimanche soir, elle n'avait cessé de chercher un moyen de faire savoir à Candido qu'on le recevrait bien chez Dona Dolores s'il voulait y revenir. Mais il fallait connaître d'abord les intentions du torero et ne pas se jeter à sa tête, ce qui aurait compromis Niévès et sa famille. Il s'agissait de le faire reve-

juin 1888 et issus d'étalons approuvés par la Confédération. Premier prix, 300 fr.

2. Trot monté ; distance 2500 mètres : chevaux de tous sexes nés en Suisse du 1<sup>er</sup> janvier 1881 au 30 juin 1888 et issus d'étalons approuvés par la Confédération. Premier prix, 300 fr.

3. Course plate au galop ; distance 1400 mètres : chevaux de tous sexes nés en Suisse du 1<sup>er</sup> janvier 1885 au 30 juin 1888 et issus d'étalons approuvés par la Confédération. Premier prix, 300 fr.

4. Trot attelé pour tous chevaux ; distance 2500 mètres environ. Premier prix, 200 fr.

5. Trot monté pour tous chevaux ; distance 2500 mètres environ. Premier prix, 200 fr.

6. Course plate au galop pour tous chevaux ; distance 1700 mètres environ. Premier prix, 300 fr.

7. Course de haies pour tous chevaux ; distance 1700 mètres environ. Premier prix, 300 fr.

8. Cross-Country pour tous chevaux : officiers et civils (uniforme, tenue de course ou habit rouge). Distance 4 à 5000 mètres. Premier prix, 500 fr.

Les courses attelées auront lieu à 10 h. du matin ; les courses montées à 2 1/2 h.

Les commissaires pour l'hippodrome d'Yverdon sont MM. Casimir de Rham, à Montavaux, et Perret de Musy, à Yverdon.

YVERNE. — Sur la demande des autorités communales d'Yverne et ensuite de convention conclue avec l'administration des télégraphes une station téléphonique publique a été installée au dépôt des postes de cette localité. Elle est ouverte au public depuis le 23 juillet.

LES PLANS. — Nous rappelons à nos lecteurs la vente qui doit avoir lieu mardi prochain 28 juillet aux Plans de Frenières, sur Bex, en faveur de la chapelle inaugurée dimanche. Si le beau temps se met de la partie, ce sera un charmant but de promenade, soit pour les habitants de la plaine, soit pour les personnes en villégiature dans les stations alpêtres voisines, à Gryon, Villars, Chesières, Morcles, etc.

La vente aura lieu en plein air, dans le pré en amphithéâtre qui s'étend au devant de la pension Marléaz. Le buffet et les comptoirs, déjà bien assortis, se compléteront encore d'ici au jour de la vente par un grand nombre d'objets et de dons annoncés. Les visiteurs des Plans auront donc l'occasion, dans cette journée de mardi, de faire une œuvre utile en même temps qu'une partie de plaisir.

BROYE. — Le comité de l'Orphelinat de la Broye et asile Givel nous envoie son quinzième rapport, celui de l'année 1890. Il constate que l'œuvre entreprise par l'Orphelinat de la Broye en faveur de l'enfance abandonnée a suivi un cours normal et paisible, et que le dernier exercice n'a été marqué par aucun événement saillant.

En 1890, l'Orphelinat s'est occupé de 48 enfants ; l'année avait commencé avec 41 orphelins, elle s'est terminée avec 40. Huit enfants, six filles et deux garçons, ont quitté l'établissement ; les filles ont toutes été placées en condition ou en apprentissage, les deux garçons ont été licenciés avant l'âge à la demande de parents qui désiraient se charger d'eux. En revanche, il y a eu, dans le cours de l'année, sept admissions, de sorte qu'au 31 décembre 1890 la famille de l'Orphelinat comptait, à l'asile d'Avenches, 17 enfants, dont 4 garçons et 13 filles ; en pension, 23 enfants dont 16 garçons et 7 filles.



## VARIÉTÉS

## La Force des choses (1).

Sous ce titre vient de paraître un beau livre par lequel s'affirme d'une façon définitive le talent pénétrant d'un artiste sincère et personnel, M. Paul Marguerite. En ces temps d'éternel littérarisme où sevit la toujours plus subtile et fatigante analyse, où, pour trouver le neuf, des écrivains originaux et puissants s'adonnent, comme M. Huysmans, à l'étude d'exceptionnelles abominations, où, par une naturelle réaction, une partie du public est si désireuse de lectures honnêtes et distrayantes que d'habiles gens trouvent opportun de découvrir le roman *romanesque*, il est réconfortant de trouver un écrivain qui songe un peu à créer des êtres vivants et vrais, des êtres normaux, ni brutes, ni abstractions, ni monstres ni fantômes et dont nous passionnons la simple humanité. M. Marguerite nous avait déjà prouvé par *Jours d'épreuve* combien il savait sentir et rendre la poésie et le poignant intérêt des vies les moins fertiles en péripéties; sa dernière œuvre suscite à nos yeux un drame de la vie journalière, très simple encore, un drame tout moral et sentimental, auquel l'auteur, par une vision très personnelle des choses, donne un caractère original et une grande vérité. De cette vision personnelle provient en effet l'unité du livre, non pas une unité superficielle produite par un groupement factice d'événements, mais une unité profonde, une harmonie complète entre les procédés de description et la conception générale.

Qu'il y ait eu de la part de M. Marguerite volonté réfléchie ou intuition d'artiste, il me semble facile d'expliquer par une intention unique les façons diverses dont il procède et dont je voudrais d'abord donner une idée. Peu d'analyses ou de descriptions isolées, mais des conversations, mais les impressions que les personnages produisent les uns sur les autres; la vérité humaine dans ce qu'elle a de relatif, de variable suivant les esprits qui la perçoivent, et non la vérité présentée comme absolue par un impossible témoin.

Ainsi le roman débute par une conversation très naturelle et vivante où la situation douloureuse de la famille Jorien nous est indiquée peu à peu par les interrogations et les brusques réflexions du général d'Assas, par les discrètes explications, les réticences, les silences mêmes d'Henri Jorien qui s'en va précisément pour une affaire de famille chez son oncle, le général Jorien. Celui-ci, homme d'un autre temps, aux principes élevés et étroits, autoritaire et dévot, n'a jamais consenti à autoriser le mariage de son fils unique, Pierre, avec une jeune fille honnête et charmante, mais qu'il a été forcé d'enlever. Pierre Jorien a quitté la carrière militaire et s'est fait publiciste pour se consacrer à celle qu'il aime et qui a préféré à être que sa maîtresse plutôt que de devenir sa femme contre le gré de ses parents. Mais après quelques années de bonheur caché, le malheur a frappé Pierre: Claire, sa jeune femme, se meurt, et, pour obtenir du général son consentement à un mariage *in extremis* qui légitime son enfant, il lui a envoyé son cousin et ami, Henri, qui connaît à fond sa douloureuse et difficile situation. Ce rêveur, à l'âme délicate, profonde, un peu trouble, arrivant en sollicite ému et secrètement révolté, dans l'austère intérieur des vieux parents honnêtes et durs, peut admirablement sentir et faire sentir ce que la vie a souvent d'amer avec ses oppositions irréductibles, « la triste vie de haines, de préjugés, de souffrances, d'efforts ingrats, de cours et d'esprits luttant les uns contre les autres, dans cette affreuse mêlée des intérêts sociaux, familiaux et autres ».

M. Marguerite arrive à vous donner merveilleusement l'intuition de ces choses, car il les exprime rarement d'une façon directe, comme dans la phrase que je viens de citer: il les laisse deviner en soulignant discrètement ce que renferment de sous-entendus les phrases, banales en apparence, qui viennent aux lèvres dans les heures troublées et dans les circonstances difficiles. Cette intervention

(1) Paul Marguerite, *La Force des choses*, roman. Paris, E. Kolb, 1891.

constante de l'écrivain ne s'accuse jamais trop; il s'efface parfois même tout à fait et nous donne, pour ainsi dire, l'expression directe des sentiments de ses héros. Ainsi la longue, mais lucide agonie de cœur par laquelle passe le pauvre Pierre à l'enterrement de sa femme est rendue avec une réalité poignante: ce n'est plus de la littérature, c'est la vie même. Et c'est la vie aussi ces conversations si simples, si pleines de choses entre Pierre et ses parents, lorsque la mort de Claire a supprimé, hélas! l'obstacle qui les séparait, que leurs rapports sont si renouvelés, mais sans explication franche, sans réconciliation, avec des amertumes secrètes des deux parts, et chez le général, bon cœur au fond, une tendresse brusque et honteuse d'elle-même pour Yvon, ce petit-fils irrégulier qu'il veut d'abord ignorer.

Voilà quelques-unes des particularités heureuses qui font pour moi de ce roman une œuvre originale et personnelle; elles ne semblent résulter toutes d'une même préoccupation: c'est le désir de rendre sensible la puissante action exercée sur nous par notre tempérament, par les circonstances et les influences qui nous ont pénétrés, par toutes les fatalités qui nous sont différentes — sur chacun des pauvres êtres humains, qui les isolent éternellement les uns des autres et en font les victimes désolées d'un pouvoir mystérieux: la force des choses.

Cette préoccupation constante ne se montre pas seulement dans la façon d'envisager les personnages et les événements secondaires, elle inspire à M. Marguerite l'idée fondamentale dont le développement est le vrai sujet de son livre: si la fatalité de la mort et de la solitude humaine a plané sur la première partie du roman, les fatalités, non moins cruelles parfois, de la vie et des besoins qu'elle suscite domineront les deux dernières.

L'amitié sympathique d'une jeune veuve, Mme de Reynis, capable de comprendre la douleur de Pierre Jorien, dispose celui-ci insensiblement à l'idée qu'une femme pourra de nouveau jouer un rôle dans son existence. Quand son amie s'éloigne pour quelque temps, le souvenir de Claire s'est estompé en lui et il prévoit avec amertume que, jeune et fort comme il est, il sera malgré tout et de toutes façons ressaisi par la vie. Puis, entraîné dans une liaison qui s'idéalise pour lui de tout le charme de la jeunesse et de la beauté, il éprouve au souvenir de Claire, sinon un remords, du moins une gêne. Une suite de petites choses lui font bientôt comprendre combien ce sentiment est superficiel et tout ce qui l'empêche de lier sa vie à celle qui le lui a inspiré: quoique dévouée et désintéressée, elle ne saurait remplacer sa femme, la mère de son enfant. C'est l'abandon moral, puis une maladie du petit Yvon qui rappellent Pierre à ses devoirs paternels, et son insouciant égoïsme d'homme le fait sacrifier sans peine à ce devoir une passion qui commençait à devenir une chaîne. Mais cette liaison lui a rendu nécessaire une tendresse féminine, et quand le retour de Mme de Reynis lui fait entrevoir la possibilité d'un amour qui satisfait son cœur et son intelligence et donnerait une nouvelle mère à son fils, il ne résiste point au désir instinctif du bonheur. Le jour de ses fiançailles avec Mme de Reynis, une scène d'un symbolisme très naturel et charmant ramène sa pensée et la nôtre à ce qui fait l'idée fondamentale du roman:

Yvon, à ce moment, courut à eux la main fermée: il l'ouvrit.

— Voyez, dit-il, la jolie bête. Il leur apportait une bestiole à bon Dieu, à moitié écarlée: l'insecte s'agitait faiblement, dans une douce et triste petite agonie, perdu dans la main de l'enfant, le vert paysage, le ciel, la forêt et le vaste monde.

— Oh! elle ne bouge plus! Et les yeux clairs, brillants, la bouche ouverte, il restait immobile, plein d'étonnement devant ce mystère de la mort.

— Donne, chéri, dit Mme de Reynis. Elle fit glisser la bestiole dans sa main et la déposa sur le gazon comme en un grand cimetière vert.

Pierre eut la vision de la mort et du passé. La même idée traversa la jeune femme. Hélas, oui! l'absente était couchée sous la dalle étroite, en son cercueil. Les absents, le père et le mari de Mme de Reynis, reposaient en terre lointaine d'Extrême-Orient. Oui, la mort était là, partout, luttant avec la vie, ô misère! Mais en eux, autour d'eux, dans la splendeur

des choses, dans la sève de leur jeunesse, c'était la vie qui l'emportait.

Deux objections se présentent à moi, dont l'une vise la forme, l'autre le fond de ce roman, et que je dois indiquer en terminant, pour rendre compte de mon impression toute entière.

Malgré l'unité d'inspiration que j'ai signalée, bien des lecteurs qu'aura subjugués le poignant intérêt de la première partie, éprouveront, je crois, quelque incertitude et même quelque malaise en lisant les suivantes. Ce n'est pas, comme on l'a prétendu, que les lentes transformations du cœur humain soient moins intéressantes que les crises sentimentales les plus pathétiques. Ce n'est pas non plus que le personnage principal du roman soit inconséquent avec lui-même, qu'il ne soit pas vivant et vrai; mais il ne se révèle naturellement à nous que peu à peu, et l'impression première, la plus profonde qu'il nous fasse, est de nature à nous induire en erreur sur son compte: le saisissant et hardi début du récit a l'inconvénient de nous présenter Pierre Jorien dans une de ces grandes douleurs où apparaît surtout le fond général et humain de tout caractère; nous sympathisons vivement avec lui, sans connaître beaucoup ni son passé, ni sa valeur morale, ni la qualité de son amour; et comme Claire qu'il pleure nous est presque inconnue, comme nous ne voyons en elle qu'un idéal un peu vague de femme aimée, nous la regrettons d'autant plus vivement et à notre manière, qu'elle peut n'être pas la sienne.

A cela, M. Marguerite répondrait peut-être que la force des choses pèse sur tous les hommes qui sont tous victimes des mêmes fatalités, mais cette conviction qu'on sent latente dans tout le livre m'amène précisément à la seconde observation que je désirais présenter: à côté de la force des choses dont les effets indéniables et mystérieux sont partout indiqués avec tant de vérité et de puissance, nulle part n'apparaît la force de l'homme, ou du moins les protestations de la conscience et la résistance désespérée de l'homme à certaines lois naturelles dont il a mesuré et condamné les conséquences au nom d'un idéal moral plus élevé.

Ces objections n'enlèvent du reste au roman de M. Marguerite aucune de ses qualités de vérité psychologique et de dramatique intérêt. Le fait seul que de telles questions puissent s'agiter à son propos prouve la haute portée de cette œuvre d'art. Ceux qui demandent à un roman autre chose qu'une distraction d'un instant, ceux qui cherchent un spectacle humain émouvant et vrai, qui ne craignent point la sincérité, quand elle est délicate et sans arrière-pensée licencieuse; ceux-là aimeront ce livre et y reviendront volontiers, et en le relisant, ils apprécieront ce style simple, subtil et pénétrant, que l'on ne songe pas d'abord à admirer, tant il s'harmonise discrètement avec les choses exprimées, mais gracieux au récit de ces choses parfois angoissantes et souvent mélancoliques, laisse pourtant une impression dernière limpide, pure et lumineuse.

FÉLIX SCHROEDER.

## LES LIVRES

L'AMOUR DE JACQUES, par Charles Fuster. Paris, Fischbacher, 1891.

Sous le titre qu'on vient de lire, M. Ch. Fuster vient de publier un nouveau volume, en prose cette fois, où, dans un récit très coloré, l'auteur cherche à dépeindre la lassitude d'une âme de 32 ans, épuisée par la fièvre parisienne, retrouvant dans la vie simple et fortifiante du village la santé du corps, la jeunesse du cœur et les pures affections.

Après des amours aussi fausses que bruyantes, Jacques — c'est le nom du héros, dont l'idylle finit tristement — est revenu au valon natal, avec un besoin de tendresses reposées, une soif de paix et d'air pur. Parti un instant, puis revenu, il a senti que Paris, « la grande ville », lui laissait un vide immense au cœur.

C'est à Chérisy, village du Valois, près de l'Oise, non loin des forêts, près de sa bonne mère surtout (maman Heurlin) et de la gentille Susanne, une charmante villageoise, c'est là que le cœur de Jacques renait à la vie.

« La forêt, dit l'auteur, est belle en toute saison; en été, la forêt est divine. Il y a là de la fraîcheur muette, des parfums puissants, de la mousse, des brindilles qui craquent, de rapides bruits d'oiseaux, toute une vie enfin qui anime les jeux du soleil, les bandes de clarté dans les toiles araignées, la caresse

de la lumière aux troncs soudain rajoués. Elle vous refait sauvage, cette vie, et les vifs instincts d'enfant des bois se réveillent après chaque bouffée d'air tout embaumé. Et puis, quelles belles chansons, sonores et bizarres, chantent les bûcherons du Valois. »

Jacques en chantera quelques-unes avec eux, sans oublier celle du *Laurier*, dont il est l'auteur, et qui joue dans le récit un rôle à la fois tendre et douloureux.

Si l'idylle finit tristement, c'est qu'autour du cœur de la jeune Suzanne, il y a un concurrent, un compétiteur du nom de Jean, une ancienne affection d'enfance dont Jacques ne se doute qu'après une scène dramatique dont il sort avec autant de noblesse que d'abnégation pour rentrer à Paris, seul, avec sa vieille mère et le beau rêve entrevu, et si vite envolé.

Nous laissons au lecteur le soin de prendre connaissance en détail de ce récit, écrit avec beaucoup de cœur, de chaleur et de sincérité, et de faire ses observations sur les quatre caractères mis en scène.

Une critique pour finir: Pourquoi M. Fuster, qui connaît sa langue, affectionne-t-il outre mesure les répétitions? Son style gagnerait beaucoup, à la lecture à haute voix surtout, à varier d'allure, tout en conservant une plus grande simplicité.

Qu'on lise les pages 165 à 168 par exemple: chacun des courts aînés qui s'y trouvent commence d'une manière analogue, par le nom du héros répété entre mesure comme sujet des petites phrases comme celles-ci: « Jacques veut faire son devoir... Jacques parle de Jean... Jacques parle d'amitié... Jacques ne parle plus... Jacques a voulu se dégoûter... » etc. A la page 168, des phrases analogues font mettre à l'imprimeur douze fois le nom de Jacques en 20 lignes. C'est trop! — Plus loin, à la page 173, que dit l'oreille de ces quatre lignes: « Jacques a insisté, Jacques se sent maître de lui, Jacques se sent retrempe, refait dans chaque parcelle de sa chair, chaque lobe de son cerveau, chaque repli de son cœur. » C'est fatigant!

Que M. Fuster nous pardonne de formuler entre autre cette critique rapide, à propos d'un volume qui dénote un sérieux effort, et dont la pensée maîtresse, parfaitement saine, est toute à l'éloge de la bonté. Nous ne voulons pas en manquer nous-même en insistant davantage.

XXX.

LA VIVISECTION, SES DANGERS ET SES CRIMES, par D. Metzger. Ouvrage couronné par la Société française contre la vivisection. — 4 vol. in-8. Paris, Fischbacher, 1891.

« L'homme a le droit absolu d'opérer sur les animaux vivants, où, quand et comme il lui plaît; » ainsi parlent les physiologistes expérimentateurs et ils ajoutent avec infiniment de raison: « Point de vivisections, point de progrès dans la science. »

Mais les âmes sensibles qui s'appliquent sur tout semblant de cruauté, quel qu'en puisse être l'intérêt supérieur, tiennent un tout autre langage et au nom du « sentiment », de la « morale », de « l'humanité », réclament l'abolition totale de toutes les pratiques de la physiologie expérimentale.

Dans son volume, M. Metzger cherche à démontrer qu'il n'y a pas nécessairement contradiction entre la science et l'humanité. Il veut prouver que la science n'est pas moins que le cœur et la conscience, intéressée à la suppression de la vivisection « dont le développement, chaque jour grandissant, devient un véritable danger public. »

Le lecteur non converti d'avance dira s'il y a réussi.

Paris-Monde voit son succès augmenter de jour en jour; rien d'étonnant du reste pour ceux qui connaissent cette jolie publication, aussi précieuse pour la mère de famille que pour la femme du monde.

L'élégance des toilettes, leur exécution pratique, une foule de charmants travaux féminins, et enfin les patrons sur mesures envoyés gratuitement aux lectrices qui le demandent, sont autant d'éléments de ce succès maintenant incontesté.

Sommaire du numéro de juillet 1891 de la Revue des sociétés. — Rédacteur en chef: A. Vavasseur. — Bulletin: Les Sociétés de capitaux et de personnes. La haine du capital, le spectre du «*Etat*», la «*National-Grange*» aux Etats-Unis et les Chevaliers du Travail, alliance des ouvriers des villes et des campagnes, immenses fédérations. En France, puissance du métiage, Association agricole. Nos Syndicats agricoles en progrès; la Société des Agriculteurs de France et la Société d'économie politique. La participation aux bénéfices pour tous, ouvriers, employés, serveurs; pacification sociale. — Jurisprudence. — Doctrine: De la nomination des administrateurs des Compagnies de chemins de fer, par M. A. Vavasseur. — Législation. — Variétés: Les «*Mesures à prendre*» et les Banques de dépôts, par M. Alfred Neymarck. — Chronique. — Bibliographie.

## DÉPÊCHES

Bruxelles, 25 juillet. — Voici l'ordre du jour du congrès socialiste international qui va s'ouvrir à Bruxelles:

1. Etat de la législation ouvrière dans les différents pays et examen des moyens propres à en amener l'extension.

2. Le droit d'association et ses garanties; le

droit de grève; le droit de «*boycottage*» et la fondation de corporations syndicales.

3. La situation et les devoirs du parti ouvrier vis-à-vis du militarisme.

4. La situation du parti ouvrier dans la question juive.

5. Les ouvriers et le parlementarisme, ainsi que la question du suffrage universel.

6. Possibilité d'alliances des ouvriers avec tel ou tel parti bourgeois.

7. La fête internationale du 1<sup>er</sup> mai en l'honneur de la journée de huit heures, de la paix universelle et de la solidarité des ouvriers de tous les pays.

8. Adoption d'une désignation unique de tous les groupes ouvriers.

9. Création d'une correspondance socialiste des sociétés ouvrières, d'une statistique ouvrière générale, de syndicats d'ouvriers nationaux et internationaux; publication d'un almanach socialiste et organisation du mouvement dans tous les pays.

10. Organisation d'un congrès ouvrier universel à Chicago en 1893, lié à une démonstration socialiste monstre.

Paris, 25 juillet. — M. Ribot, ministre des affaires étrangères, partira le 10 août pour la Suisse, où il séjournera une quinzaine de jours.

Le conseil municipal a voté à l'unanimité un ordre du jour à l'occasion du chaleureux accueil fait à l'escadre française à Cronstadt et a adressé au conseil municipal de St-Petersbourg l'expression de ses sympathies les plus cordiales.

Lisbonne, 25 juillet. — La mission Fourneau a été attaquée nuitamment par les indigènes. Un officier et seize hommes ont été tués. M. Fourneau et un de ses officiers sont blessés. La mission a dû abandonner ses bagages.

Metz, 25 juillet. — L'empereur d'Allemagne est attendu le 21 ou le 22 août à son château d'Urvil, en Lorraine.

St-Petersbourg, 25 juillet. — Le bruit court que M. Carnot a décidé de rendre à la Russie deux drapeaux saints enlevés pendant la guerre de Crimée par les Français dans l'Eglise grecque d'Eupatoria et qui sont actuellement conservés à Notre-Dame. L'archevêque de Paris, consulté à ce sujet, y aurait donné son adhésion.

Paris, 25 juillet. — On vient d'achever la récapitulation générale des résultats du recensement du 12 avril 1891.

La population constatée en France s'élève à 39,095,150 personnes. Lors du dernier recensement, le 30 mai 1886, elle était de 37,885,556.

L'augmentation en cinq ans est donc de 1,209,594.

Cette augmentation est due presque exclusivement à l'accroissement des centres urbains. Voici l'augmentation constatée dans les principales villes de France:

Lyon 29,000, Cannes 7,000, Nice 20,000, Marseille 31,000, Brest 3,000, Bordeaux 13,000, Montpellier 12,000, St-Etienne 15,000, Reims 15,000, Nancy 7,000, Roubaix 14,000, Toulon 8,000, Paris 167,000, le Havre 5,000, Rouen 4,000, Toulon 8,000, Limoges 3,000.

Voici maintenant l'augmentation relevée dans la banlieue de Paris:

Asnières 4,000, Puteaux 2,000, Clichy 4,000, Boulogne 2,000, Levallois-Perret 3,000, Neuilly 3,000, Pantin 2,000, Aubervilliers 3,000, St-Denis 3,000, Saint-Ouen 6,000, Charenton 2,000, Montreuil 2,000, Vincennes 3,000.

Les augmentations portent sur 28 départements seulement; les diminutions, au contraire, s'étendent sur 59 départements, et principalement sur les communes rurales.

Il y a parfois diminution dans l'ensemble du département, tandis que la population des villes ou des localités industrielles de ce même département s'est accrue.

Tel est le cas de la Charente, de la Côte-d'Or, de la Haute-Garonne, de l'Isère, de la Haute-Loire, de la Manche, de Seine-et-Oise, de l'Yonne; en effet, la population d'Angoulême s'est accrue de 2,000, celle de Dijon de 3,000, celle de Toulouse de 4,000, celle de Grenoble de 1,000, celle du Puy de 2,000, celle de Cherbourg de 2,000, celle de Versailles de 5,000 et celle d'Anvers de 1,000.

Les départements où se sont produites les plus fortes augmentations sont les suivants:

Seine 249,353, Nord 77,276, Alpes-Maritimes 43,527, Bouches-du-Rhône 30,072, Rhône 27,610, Hérault 25,709, Pas-de-Calais 23,981, Gironde 21,508.

Les diminutions les plus sensibles ont été relevées dans les départements suivants:

Lot 15,999, Haute-Loire 14,125, Aveyron 13,667, Tarn 13,562, Gers 13,342, Lot-et-Garonne 12,518, Dordogne 12,517, Orne 12,494, Aude 12,428, Pyrénées-Orientales 11,113, Ariège 10,989, Yonne 10,339, Haute-Saône 10,282.

F. D. FEHR, éditeur.

## PREDICATIONS A LAUSANNE

Dimanche 26 juillet.

Rectification.

CITÉ: 7 1/2 h, culte pour les militaires, M. Audemars. ST-LAURENT: 9 h, sermon, M. Pruvot, pasteur à Grancy.

Nous rendons un réel service aux personnes atteintes de maladies de vessie en leur conseillant la Warner's Safe Cure, qui est un remède sans rival contre ces maladies et qui, là où tous les autres ont failli, procure la guérison complète, même dans les cas les plus opiniâtres.

Point de malades ne causent autant de douleurs et de tourments que les maladies de vessie. Ceux qui en souffrent peuvent en toute confiance se servir de ce remède pour recouvrer la santé.

En vente dans les pharmacies Grandjean et Nicati, à Lausanne; pharm. Addor, Vallorbes; pharm. Cuérol, Vallorbes; pharm. Caspari, Vevey.

## ENTRE GASCON ET MARSILLAIS

— Moi, disais le Gascon, mon vin mis en bouteille, Je le reconnaîtrai en lui tournant le dos! — Tê! non bon, le bouquet est plus fort à Marseille! Moi, client de Vaisquier, quand je me jette à l'eau, On pêche des poissons parfumés au Congo!

Il y a au Fabricant des Savons du Congo. Ag. dép. FRAY et SAUNIER, 39, rue Turpin, Lyon.

## Horaire des bateaux à vapeur

Heures de passage des bateaux aux principaux ports de la côte suisse (Pour le service complet, voir les horaires.)

(Pour le service complet, voir les horaires.)												
Départ:	Mat.	Mat.	Dir.	Exp.	Mat.	Mat.	Dir.	Exp.	Soir	Soir	Soir	Soir
Genève	—	6.30	8	9	11	12	14	15	16	17	18	20
Yverdon	—	7.40	8.55	10	12.10	14.10	15	16	17.35	18.45	19.55	21.30
Neuchâtel	—	8.45	9.55	11	12.45	14.45	15	16	18	19.05	20.15	21.45
Chaux-de-Fonds	15.30	—	—	10.30	—	—	3	—	—	—	7	50
Yverdon	6.05	—	—	14.30	—	—	2.55	—	—	—	7.50	—
Morges	—	8.55	10	11	13	14	15	16	17	18	19	21
Cochy-Yverdon	6.30	10.30	11.45	12.10	13	14	15	16	17.15	18.30	19.45	21.10
Yverdon	10.30	12.30	13.45	14.10	15	16	17	18	19.15	20.30	21.45	23.10
Clavens	8.10	10.10	11.25	11.50	12.30	13.20	14.10	15	16.20	17.35	18.50	20.10
Montreux	8.15	10.15	11.30	11.40	12.40	13.30	14.20	15	16.25	17.40	18.55	20.15
Chillon	8.20	10.20	11.35	11.45	12.45	13.35	14.25	15	16.30	17.45	19.00	20.20
Villeneuve	8.30	10.30	11.40	11.50	12.50	13.40	14.30	15	16.35	17.50	19.05	20.25
Bonterre	8.55	11.45	12	12.15	13.15	14.05	16	17	18	19	20	21



Docteur CHAVANNES  
[4037] de retour.

M. Aloys REYMOND  
médecin-dentiste, 4032  
est absent jusqu'à nouvel avis.

## TIR DE MONTHEY

Le tir annuel donné par la Société des carabiniers de Monthey, aura lieu les 14, 15 et 16 août prochains.

Tir à genou facultatif.  
Les amateurs y sont cordialement invités.  
3883 Le Comité.

## CIRQUE CENTRAL

sur la place de fête  
A CULLY  
Tous les jours, 3 représentations, à 4, 6 et 8 heures du soir, avec 40 artistes et 25 chevaux.  
4039 La Direction.

## Orgues de la Cathédrale.

Les membres de l'association pour l'orgue de la Cathédrale sont informés que la contribution annuelle qu'ils ont souscrite est payable au bureau de la Direction des finances, Hôtel-de-Ville, d'ici au 30 juillet courant. Passé cette date, les contributions seront prises en remboursement.

Les personnes désirant faire partie de cette association sont priées de se faire inscrire au bureau ci-dessus désigné.  
Lausanne, le 15 juillet 1891.

3907 Le Comité.

Vient de paraître:

## SUR LA MONTAGNE

5 mélodies pour une voix avec accompagnement de piano par K. GRUNHOLZER  
Paroles d'auteurs divers.  
Musique facile.  
Prix: 1 franc.

chez Georges Bridel & Co  
éditeurs à Lausanne,  
et dans tous les magasins de musique et de librairie.

## L'ESTAFETTE

est en vente au

## KIOSQUE D'OUCHY

dès

6 h. 1/2 du matin.

## PHOTOGRAPHIE

Dépôt des célèbres plaques du

Dr von MONKHOFEN

rapides et extra rapides.

Robert de Grech, 4045

Gare du Flon, Lausanne.

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

LAUSANNE

# CHOCOLAT MENIER

La plus Grande Fabrique du Monde

VENTE : 50,000 KILOS PAR JOUR

Dépôt: 32, Grand-Quai, à GENEVE. Se trouve chez les principaux épiciers

## Les Plans sur Bex.

Mardi 28 juillet 1891

dès 10 heures du matin

## VENTE

en faveur de la construction de la chapelle.

ARTICLES VARIÉS

Buffet bien assorti. — Dîners. — Café, thé, crème, etc.

700<sup>me</sup> jubilé de la fondation de la ville de Berne.

## VENTE DES CARTES D'ENTRÉE

POUR LES

représentations qui auront lieu les 15 & 16 août 1891.

La vente des cartes d'entrée pour les places d'estrade, qui toutes sont numérotées, a commencé et durera jusqu'au 4 août 1891. Il ne sera fait droit, pour le moment, qu'aux demandes formulées par écrit.

Les commandes doivent être adressées au « comité des finances de la fête de 1891, au Casino, à Berne », en indiquant exactement le jour, soit samedi ou dimanche pour lequel on les désire.

La répartition des cartes d'entrée sera faite par le comité, autant que possible d'après le numéro d'ordre des commandes et l'envoi ou la remise des cartes aura lieu à partir du 4 août 1891, contre remboursement sur la poste ou paiement comptant.

Prix des places :

Places réservées pour une seule représentation, fr. 20.

1<sup>re</sup> place » » » » 12.

2<sup>e</sup> » » » » 8.

3<sup>e</sup> » » » » 4.

y compris la carte de fête.

Berne, en juillet 1891.

Au nom du comité des finances :

Le président,

Heller-Burgi.

Le secrétaire,

A. Hartmann.

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

## Aux MALADES des NERFS

Le Jury de

## l'Exposition Internationale

de Médecine et d'Hygiène, à Gand

a décerné

la Médaille d'argent

à l'eau antiapoplectique du Dr WEISSMANN comme remède contre les maladies des nerfs.

Cette décision a été prise par décret spécial du 30 septembre 1889, après un examen approfondi de sa composition et après en avoir constaté les effets curatifs extraordinaires.

Le Jury était composé des hautes autorités médicales suivantes

Dr VRIESE, professeur et inspecteur d'examen du gouvernement royal belge.

Dr UTUDJIAN, médecin du palais impérial à Constantinople.

Dr VANHAMEL-ROOS, directeur de la commission d'examen des substances alimentaires, à Amsterdam.

N. GILLE, professeur et vice-président de l'Académie royale belge et membre de la commission médicale.

VAN PELT, membre de la commission médicale, à Anvers.

VAN DE VIVERE, directeur du laboratoire chimique et membre de la commission médicale, à Bruxelles.

Cette distinction de la part du Jury est d'autant plus méritoire qu'elle a été donnée pour la première fois à un médicament de ce genre.

La brochure sur la méthode curative du Dr WEISSMANN est donnée gratuitement chez M. Aug. Nicati, pharmacien, à Lausanne, en face de l'Hôtel-de-Ville.

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

## THÉ NOIR

Souchong Peckoe sup.

4 liv. 8 fr., franco en Suisse

contre remboursement.

## STAMM

pharmacie - droguiste 2975

Chêne - Bourg

GENÈVE

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044

4044